

Temples du plaisir et taudis de l'amour

À chaque établissement, son style et son standing. Derrière les façades se révèlent des situations bien différentes, qui vont de la prostitution de luxe aux salles d'abattage, qui relèvent plutôt de l'esclavage sexuel. Le tout sous l'œil des policiers de la brigade des mœurs, la fameuse Mondaine. **PAR PAUL TEYSSIER**

Des temples de l'amour de l'Antiquité en passant par les constructions utopiques des architectes des Lumières, tel le projet d'Oikema (ou «Maison de la passion») de Claude Nicolas Ledoux (1736-1806), sans oublier les petites maisons d'amour comme celle de Mademoiselle Dervieux (1752-1826) rue Chantereine à Paris, plusieurs siècles de réglementations et de fantasmes n'ont cessé de façonner les espaces prostitutionnels. La maison close naît de cette contradiction, entre une volonté de «cacher au monde», réglementer, encarter et la puissance de l'imaginaire inhérente au plaisir. Les artistes s'en emparent pour aboutir à ce que j'ai nommé des «architectures inversées»: coupées du monde extérieur, elles se fondent dans la ville tandis que les façades banales aux signes discrets ouvrent sur des univers artificiels insoupçonnés.

Des établissements publics bien réglementés

En France se met en place un programme architectural de la maison close, avec ses architectes comme Léon Louvet qui bâtit Le Sphinx, ses décorateurs et ses maîtres d'ouvrage aux noms évocateurs, le plus souvent issus du milieu et organisés en syndicat: Eugène l'Élégant, Milo Gueule en or, M'sieur Marcel du One ou Le Gros René... Le bordel devient un bâtiment public contrôlé par les services de

l'État, surveillé par la Mondaine, véritable laboratoire social aux sources de renseignements précieux. On distingue deux typologies: la maison de tolérance, régie en 1804 sur ordre de Napoléon (*lire p. 30-31*) dont le règlement, l'organisation intérieure, les horaires, le traitement des filles et le rapport à l'extérieur ne seront que très peu modifiés jusqu'en 1946, et la maison de rendez-vous, évolution majeure durant les Années folles.

L'analyse détaillée des plans nous fait déambuler dans des maisons huppées à la distribution complexe: sas, doubles escaliers, boudoirs... mais elle nous fait aussi appréhender les façades carcérales et les cellules des maisons d'abattage, ces taudis de l'amour où tout imaginaire disparaît, dévoilant l'horreur d'un système basé sur l'exploitation des filles. «Le désir constitue une force, comme la vapeur; il porte en lui le risque d'explosion qui rend nécessaire une soupape de sûreté»: dans *De la prostitution dans la ville de Paris* (1836), le médecin Parent-Duchâtelet résume ainsi les réflexions hygiénistes qui façonnent les maisons de tolérance au même titre que les égouts. Afin de contrôler l'état sanitaire d'un établissement, l'architecture doit contraindre ses forces vives dans un espace clos. Dans le monde bourgeois du XIX^e siècle, les maisons de tolérance servent à maintenir un ordre social et leurs façades se multiplient dans la ville par rapport aux siècles précédents. À Paris, les grands

boulevards – Charonne, Rochechouart, Belleville... – qui concentrent la vie populaire et créative en sont le nouveau terreau d'expansion. Proche des passages et des boutiques aux arrière-salles où les filles tiennent boudoirs, la maison de tolérance se doit, a contrario, d'investir un immeuble entier et de constituer un ensemble. Chaque établissement est gouverné par une femme, la tenancière ou taulière, appelée aussi Madame: Madame Germaine du Montyon, la célèbre Martoune du Sphinx, M^{mes} Ida, Fabienne, Paquita... sont les prêtresses de ces lieux. Il est interdit aux hommes de tenir une maison. Bien que propriétaires, ils sont ignorés administrativement.

De véritables forteresses de délices

En façade, la maison de société est munie de persiennes tenues fermées ou de fenêtres équipées de barreaux, avec verres dépolis et opaques; la double porte d'entrée est pleine et dispose d'une petite ouverture grillagée permettant de filtrer les clients. La «bouche» du dispositif fonctionne comme un sas et ne doit rien lais- • • •

En piste En 1932, Brassai (1899-1984) capture cette scène qui se déroule dans le bordel parisien Chez Suzy, rue Grégoire-de-Tours (6^e), réunissant le trio caractéristique: un client, des filles, une maquerelle (qui se cache le visage).



Dossier

... ser transparaître de l'activité intérieure. Seul point de contact de la forteresse de plaisir avec les flux extérieurs de la ville: l'enseigne, plus ou moins travaillée, s'orne d'un gros numéro d'au moins 30 cm de hauteur, complété par une lanterne rouge. L'entrée Art nouveau du 16, rue Blondel est évocatrice de cette phase spatiotemporelle importante au bordel: pénétrer et s'extraire.

L'organisation interne particulière de la maison close se lit en coupe verticale, des caves aux appartements des tenanciers et au dortoir des filles sous les toits, en passant par les chambres d'amour et les salons. La complexité de la distribution et la multiplication des espaces de sociabilité, comme autant de filtres avant l'accomplissement (ou non) de l'acte charnel, préfigurent la classe sociale de la maison. Plus elle est luxueuse, plus le temps entre l'entrée et l'acte sexuel s'allonge. La maison devient ainsi lieu de loisirs. L'organisation du Star of Venus au 7, rue de la Grange-Batelière avec son estaminet, son bar, sa piste de danse, son estrade de présentation, ses salons et niches plus intimes, démontre l'importance sociale du lieu. On y vient faire des rencontres, croiser des artistes, on y boit, on y danse, on y dîne... le bordel échappe alors à son seul rôle prostitutionnel. Au Sphinx, la notion de théâtralité atteint son paroxysme avec une décoration Art déco spécifique où, sous une coupole dorée, les filles déambulent en déshabillés antiques.

Suivez le guide !

En 1791, l'Assemblée constituante décriminalise la prostitution : Paris devient la nouvelle Babylone. Beaucoup de jeunes femmes tentent d'échapper à la misère en se prostituant. Comment le client peut-il se retrouver dans cette profusion de gambettes ? Le « Pornographe », auteur anonyme et aventureux, vole au secours de « l'Étranger, du Provincial ou du Parisien » par son recensement des lieux de rencontres. Conscientieux, il note les caractéristiques physiques et les prix de chacune des filles essayées comme on fait le tour des restaurants étoilés. L'éditeur du premier *Almanach des adresses des demoiselles de Paris*, encore retenu par un vestige de vergogne d'Ancien Régime, dissimule son identité sous le nom « À Paphos, de l'Imprimerie de l'Amour ». Mais le subterfuge ne trompe personne. Il suffit de pousser la porte d'une librairie du Quartier latin pour le trouver sous un comptoir. Dès le Premier Empire, les libraires-éditeurs assument ces publications à l'instar de la maison Janet, rue Saint-Jacques. Dans le courant des XIX^e et XX^e siècles, l'*Almanach* souffre plusieurs concurrents dont le célèbre *Guide rose*. Cette littérature disparaît pour un temps avec la fermeture des maisons closes en 1946. V. G.



Cinq étoiles Contrairement aux filles de Chez Suzy (voir p. 32), les pensionnaires se parent de luxueux atours pour prendre la pose dans le pompeux salon du célèbre Chabonais (12, rue Chabonais, Paris 2^e) ; à Reims, le Palais oriental, inauguré en 1925, mise lui aussi sur le « haut de gamme », avec sa Chambre japonaise (à dr.).

Comme au théâtre, la maison close offre une scène intérieure coupée du reste du monde, mais ouverte sur la fiction. Derrière l'épaisseur des murs, les passions s'expriment dans un espace cathartique. Ces secteurs s'articulent autour de l'escalier ou de l'ascenseur. Colonnes vertébrales de l'édifice, ils sont souvent travaillés avec soin par les décorateurs et architectes, comme

la rampe sculptée du Chabonais. Se déroulent ensuite les étages, avec leurs chambres aux décors plus ou moins sophistiqués en fonction de l'établissement et des fantasmes de l'époque, de la Chambre bleue ou japonaise à la reconstitution de la cabine d'un transatlantique au One Two Two. Sous les toits, les dortoirs des filles et, au sous-sol, le « bahut » et les caves sont comme les loges ou les coulisses de ces théâtres de plaisirs. Chacune vient y échanger, se restaurer, se maquiller devant les miroirs, se transformer avant d'entrer sur scène. Par bien des aspects, l'organisation du bordel s'apparente à celle d'un cabaret ou... d'un couvent. L'intimité y a sa place autant que la vie en communauté. La fille de joie en religieuse est un classique de l'imaginaire masculin, de *La Religieuse* de Diderot aux créatures du peintre surréaliste Clovis Trouille (1889-1975).

Différentes classes de maisons de tolérance se distinguent, des bordels huppés comme Le Sphinx, Le Montyon, Le Colbert, Le Hanovre ou Le Cardinet, aux claques d'abattage comme Le Fourcy. Le Montyon occupe un vieil



IM/KHARBINE/LA COLLECTION

“Le Montyon comporte aussi un labyrinthe de caves, propre à ravir les adeptes de plaisirs sadomasochistes”

hôtel de style néogothique de 1842 au noble passé, et dont on reconnaît, sur les plans, l'agencement spécifique et les murs épais. Sa distribution centrale dessert sept étages, et le labyrinthe des caves compose autant de coins et recoins propres à ravir les adeptes des plaisirs sadomasochistes. Son aménagement est complexe et travaillé. Deux escaliers menant au premier étage permettent aux clients entrants et sortants de ne pas se croiser. S'y ajoute un superbe escalier ovale éclairé par la courrette qui dessert le reste des niveaux. Cette triple distribution verticale s'articule autour d'un grand salon circulaire doté d'une fontaine et ouvrant sur un jardin d'hiver. La multiplication des

alcôves, dégagements, couloirs, niches, portes à franchir, que s'approprient les filles et leurs clients, offre une expérience sensorielle sophistiquée. Cependant, au début du ^{xx}e siècle, ce type de maisons, ainsi que les plus modestes et bourgeoises comme Le Colbert – petit hôtel particulier de trois étages au charme désuet avec son jardin d'hiver et ses salons particuliers – ou le 3, rue Laferrière – avec son salon d'attente et son simple salon de pose –, devient plus rare. Il côtoie alors des établissements modelés par de nouveaux fantasmes, usages et esthétiques.

En 1840, Paris compte 200 maisons de tolérance mais un carcan réglementaire très strict fait chuter leur nombre

à 73 en 1888, au profit de l'ouverture de 200 brasseries où serveuses en décolleté et jupe courte servent la bière comme l'amour. Avec l'arrivée des Années folles, un vent libertaire insufflé de nouvelles mœurs. La prostitution et ses lieux n'échappent pas à cette petite révolution. Les filles, autrefois encartées et pensionnaires, acquièrent petit à petit un statut d'apparence plus libre, berçant le client dans l'illusion de la séduction. De nouvelles musiques, de nouvelles modes envahissent les espaces et les usages.

La maison de rendez-vous ou la séduction feinte

Les arrêtés de juin 1925 et de mars 1926 vont dans le sens d'une certaine autonomie donnant la possibilité aux bordels de n'occuper qu'un appartement ou quelques étages au sein d'un immeuble. Les filles ne sont présentes qu'aux horaires d'ouverture et peuvent donner ainsi au client l'illusion de l'amateurisme, comme le montre le film *Belle de Jour* de Buñuel (1967). Un sentiment d'intimité mêlé d'ambiguïté – femmes du monde et actrices viendraient y vendre leurs charmes – cache en réalité un commerce sexuel des plus classiques. Ces nouveaux espaces proposent souvent des programmes mixtes associant boutiques, brasserie et logements. Comme ils sont toujours plus imbriqués dans la ville, la nouvelle clientèle de bureau a peu de chemin à faire pour consommer discrètement avant de regagner le foyer familial.

Au 48, rue Saint-Honoré par exemple, on trouve un bar moderne américain et des commerces entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Jazz, shimmy et charleston agitent les corps sur les pistes de dancing intégrées au lieu. Les rythmes syncopés débarqués des Amériques accélèrent alors le pouls du « Paris physique » des années 1930. Les nouvelles boîtes comme Le Bateau ivre ou Le Melody's bar du Quartier latin donnent le ton de l'esthétique des bordels. La limite entre les maisons réglementées et les lieux de loisirs devient alors floue, fournissant une façade quasi légale à la prostitution clandestine. Au 71, quai de la Tourneville, le rez-de-chaussée loge une •••

PRÉFECTURE DE POLICE/DR